

UN JOUR D'ÉTÉ
QUE RIEN
NE DISTINGUAIT

Du même auteur

Le Bruit du monde, Notabilia, 2018.

Alice ou le Choix des armes, Alma éditeur, 2016.

L'Homme incertain, Alma éditeur, 2015.

La Question du centre, Éditions Isabelle Sauvage, 2011.

Un léger défaut d'articulation, Éditions Isabelle Sauvage, 2009.

Quelque chose se passe, Éditions Isabelle Sauvage, 2008.

Sur l'auteur

Stéphanie Chaillou est née en 1969. Après *L'Homme incertain* et *Alice ou le Choix des armes*, parus chez Alma éditeur, son troisième roman, *Le Bruit du monde*, est paru chez Notabilia en 2018.

Stéphanie Chaillou

UN JOUR D'ÉTÉ
QUE RIEN
NE DISTINGUAIT

Roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2020

© Visuel: Paprika

ISBN: 978-2-88250-636-8

Aujourd'hui, je ne saurais pas dire pourquoi c'est toujours sur les bords de la Garonne que je l'imaginai. Sur les berges d'un fleuve large aux eaux marron.

Dans ma vision, il y avait la largeur du fleuve, le danger qu'il y avait à le traverser; le danger qu'il y avait à imaginer passer de l'autre côté, plus encore à le suivre, être emportée. Je ne pouvais pas l'expliquer, mais je sentais, je devinais que c'était à *ça* que *la fille* pensait quand elle se tenait debout, le dos droit, devant l'épaisseur physique des eaux qui composent la largeur de la Garonne. C'était à *ça* qu'elle pensait quand ses yeux se posaient sur les remous du fleuve.

Elle pensait au danger.

Et elle mesurait ses promesses.

Elle voyait l'embouchure du fleuve, là où il allait se jeter. Elle voyait cet endroit où la boue du fleuve et le bleu de l'Océan se rencontraient, finissaient par se mêler. Là où l'un venait se jeter dans l'autre qui l'accueillait, l'absorbait, pour l'emmener loin, jusqu'aux Amériques, et plus loin encore, au-delà des mers et des continents. Et elle se voyait flotter. Elle se voyait être emportée.

Les eaux la recouvraient, la submergeaient. Les mouvements des eaux sombres du fleuve se mêlaient à ceux,

plus profonds et plus noirs, des eaux de l'Océan. Cela la faisait rêver.

Il y avait son vélo dans le fossé. Il y avait son dos droit. Ses yeux clairs posés. Elle était au bord du fleuve. Je ne lui donnais pas de prénom. Je pensais. *La fille*. Cela me suffisait.

Je ne sais pas quel âge j'avais exactement quand ça a commencé. Si je savais lire, déjà. Ou si c'était avant. Mais je me souviens du jour où, pour la première fois, ça s'est passé.

J'étais seule, dans le jardin devant la maison.

Je jouais.

Je m'amusais à faire des petits tas avec de la terre, que je prenais dans les parterres d'œillets qui bordaient la maison. J'avais fait cinq petits tas que j'avais disposés en cercle. Un pour chacun de nous. Mes deux frères aînés, mes parents et moi. Et sur chacun des tas, j'avais disposé un objet. Différent à chaque fois. Une plume de tourterelle, une feuille de chêne, une tête d'œillet, un caillou, un morceau de bois. Un signe distinctif pour chacun d'entre nous.

J'étais seule dans le jardin devant la maison. Je ne savais pas où étaient mes parents et mes frères. Sans doute près de la maison, dans la grange. Ou peut-être un peu plus loin, dans les volières avec les faisans. Mais ils n'étaient pas là. Je ne les entendais pas. Aucun son ne signalait leur présence à proximité de la mienne. Comme si j'étais seule. Complètement seule dans le jardin devant la maison. Et c'est ce sentiment précis que j'éprouvai soudain.

Un sentiment effarant de solitude.

Les tas se tenaient devant moi. Autour d'eux, il y avait les parterres avec les œillets blancs. Je voyais les fenêtres de la maison. Je voyais le toit en tuiles rouges, le ciel au-dessus. Je voyais les nuages fins qui filaient dans le ciel. Je voyais l'ouverture du ciel ; ce silence qui enveloppait la scène. Il me semblait me tenir seule face à une immensité. Quelque chose de si grand que c'en était effrayant. Quelque chose de puissant et d'effrayant à la fois. Comme si nous n'étions rien, mes parents, mes frères et moi. Rien. Fragiles. Des petits tas de terre qui frémissaient dans le vent.

C'est alors qu'elle m'est apparue.

La fille.

Que je l'ai vue pour la première fois.

Aujourd'hui encore, je m'en souviens.

Dans ma vision, la Garonne coulait. Marron, sombre, les remous comme des cercles. *La fille* se tenait au bord du fleuve. Au bord de la Garonne. Elle regardait l'eau, former des cercles, puis les défaire ensuite, les décomposer. Il y avait les cercles de l'eau et la couleur sombre des remous. Il y avait le chemin qu'elle avait parcouru. La distance. Il y avait le paysage qui s'ouvrait devant elle, à ses pieds.

La fille regardait le fleuve et elle pensait.

Je ne savais pas quelle était cette chose à laquelle elle pensait. J'ignorais ce que devant le fleuve intensément elle guettait, ou voyait, reconnaissait. Mais déjà, j'aimais le savoir qu'elle laissait pousser en elle. La connaissance dépourvue de langage qu'elle laissait grandir en elle, à laquelle elle faisait place, qu'elle abritait comme son bien le plus précieux. Déjà, j'aimais son regard posé sur les eaux sombres du fleuve. La fixité de son regard, ce point en elle, la connaissance du mal, de ce qui blesse. Déjà, j'aimais le désir qui l'avait conduite jusque sur les bords du fleuve, qui l'avait déplacée du seuil de sa chambre, dans sa maison, jusque sur les berges de la Garonne. Le désir qui était dans son corps et qui passait à travers ses yeux, à travers l'air qui entraît à l'intérieur de sa bouche ; l'air qu'elle aspirait et recrachait de toute

la force de son corps grandissant, les alvéoles ouvertes dans ses poumons; les alvéoles, neuves et grandes ouvertes à l'intérieur de sa cage thoracique, avec l'innocence de ses veines remplies de sang et d'oxygène, l'innocence de sa peau que le soleil tachetait déjà, ses premiers grains de beauté.

Ses cheveux étaient blonds. Fins. Le vent passait et caressait ses cheveux. *La fille* ouvrait grand ses yeux. Elle regardait le fleuve. Il ne manquait rien en elle. Rien. Elle était là, au bord du fleuve. Elle désirait.

Je n'ai pas eu peur. Ni ce jour-là. Ni les suivants, quand elle est revenue.

Je n'en ai pas parlé à mes parents. Encore moins à mes frères, qui se seraient moqués de moi. Il me semblait que c'était normal, cette présence de *la fille* à mes côtés. Normal. Comme un cadeau qui m'était fait. Une consolation.

Je n'étais plus seule. *La fille* était là, avec moi, désormais. Je pouvais la voir au beau milieu d'un jeu, d'une phrase ou quand je m'endormais. Il me suffisait de penser à elle. Et elle apparaissait. À tout moment. N'importe quand. Si je le voulais.

Pendant longtemps, j'avais eu peur.

Dans mon lit, la nuit, j'entendais les pas feutrés des loups, les cris des grues dans le ciel, les sirènes des camions de pompiers. Les heures s'étiraient, longues, lentes, noires, inquiétantes. Les yeux grands ouverts, je voyais des lutins qui dansaient, des flammes, des serpents, les monstres des enfers. Patiemment, je comptais les cailloux ; dans la forêt, je comptais les cailloux, les arbres, le retour du Petit Poucet. Les matins naissaient, arrivaient, mais comme s'ils étaient faux. Je me souviens que les jours se levaient comme s'ils n'étaient pas vrais. Un songe. Un mystère. Et tout se mêlait dans mon

esprit d'enfant. Les diables, les augures, les senteurs, les cornes de brume, la bave brillante des escargots. Tout se mêlait. L'épaisseur du temps. L'enregistrement des faits et des absences. Ce qui était. La réalité, et mes nuits, mes cauchemars. La succession des jours et des nuits. La succession des matins. Le temps qui durait. L'épaisseur informe du temps qui avance quand l'on est un enfant et que tout semble vrai. Que tout est vécu à la même hauteur d'immédiateté, de réalité. Tout. Les choses vraies comme les fausses, lentement, comme dans un conte cruel.

Il y avait ce mauvais rêve aussi, que je faisais.

J'étais dans une forêt. C'était la nuit. Je marchais. Je ne savais pas où j'allais, si je cherchais quelque chose ou quelqu'un, pourquoi je me trouvais dans cette forêt. Mais je m'y trouvais et je marchais. J'entendais mes pas. Le bruit de mes pas qui écrasaient les feuilles, les branchages, parfois une pomme de pin, une coquille d'escargot. Je ne suivais pas de chemin. La nuit était trop sombre pour que je puisse me repérer, voir où je me trouvais dans la forêt. Mais je m'y trouvais. Et je marchais.

J'entendais les animaux qui se déplaçaient eux aussi dans la forêt. Je ne les voyais pas, mais je percevais leur présence, cette proximité de nos corps dans la nuit. Je ne sais pas si j'avais peur. Si c'était de *peur* qu'il s'agissait. Mais je me demandais quand nous allions nous rencontrer. Quand l'un de ces corps allait me percuter, m'effleurer, finir par me toucher. Chouette, renard, crapaud, toile d'araignée. Quand je sentirais sur moi, sur mon visage, l'un de mes tibias, ma nuque ou l'une de

mes épaules, le contact d'une aile ou d'une fourrure, une matière froide contre ma peau. L'électricité que produirait cette collision de nos épidermes.

Je marchais dans la forêt. Je savais que *ça* devait arriver. Ma peau contre celle des animaux. Mais je ne savais pas *quand* cela se produirait. À quel moment. Et cette incertitude me taraudait. Cette incertitude faisait naître en moi une inquiétude que je parvenais mal à maîtriser. Je me demandais si je saurais me tenir prête suffisamment longtemps. Si la force que je déployais pour marcher dans la forêt avec les animaux, dans le savoir de leur présence, notre rencontre future. Si cette force n'allait pas s'épuiser soudain. M'abandonner. Et plus je marchais, plus je sentais une panique monter en moi. Une déraison envahir mon cerveau. Je ne savais pas si j'allais y arriver. *Ma peau contre celle des animaux*. Si je pouvais vraiment le vivre. Je n'en étais plus si sûre. Il me semblait que ma bravoure me quittait. J'imaginai les bêtes, leur pelage, cette matière chaude dans leurs corps, les yeux jaunes des renards, leurs crocs, la bave qui coulait de leurs gueules. Et l'idée que dans le noir de la forêt, sans que je sache *quand*, à quel moment, ils me touchent. L'idée de ce contact sur ma peau. Cette idée me devenait de plus en plus insoutenable. M'effrayait au-delà de la raison. J'avais envie de hurler, crier à m'étourdir. Et alors je commençais de courir dans la forêt. Je courais de toute la force de mon corps, avec élan, les yeux fermés. Je courais et je criais, jusqu'à me réveiller.

Pendant longtemps, j'avais eu peur. Mais il était fini ce temps. Car *la fille du fleuve* était là désormais, à mes côtés.

Je ne sais pas si j'étais *heureuse*. Si le terme est adéquat. Je n'étais ni *heureuse*, ni *malheureuse*. Mais mes parents étaient tristes. Il y avait, à l'intérieur d'eux, une forme d'absence qui ne les quittait pas. Une torpeur qui les enlevait au monde, à la joie.

Je me souviens que c'était surtout *ça* qui se passait, quand j'étais enfant. Cette *chose-là* que je percevais. Leur détresse. Leur peine. Les difficultés qu'ils rencontraient et qu'ils s'efforçaient de nous cacher. Ces sentiments qui floutaient leurs yeux. Comme si une vie se passait à l'intérieur d'eux. Qu'une histoire se prolongeait en eux. Une histoire triste, à laquelle nous, les enfants, ne participions pas, mais dont nous étions les témoins pourtant, dont nous partageons les fruits, les manifestations, des larmes parfois, quelques jurons et une absence sourde pour le dehors, nos jeux.

Je me souviens. La vie de tous les jours à la ferme. Avec les animaux, les matins dans la cuisine, le car pour aller à l'école, les repas, les «bonne nuit, mes chéris». Derrière tout cela, je percevais leur douleur, cette réalité.

Derrière la blancheur des champs, le repos figé des herbes le matin et le blanc qu'il y avait partout, avec le givre qui crissait sous les doigts transis. Derrière les ornières des chemins, la fosse aux canards et les chiens

qui aboyaient parce qu'ils avaient faim ou qu'ils avaient senti le gibier dans les fourrés, les faisans, les perdrix. Derrière la grange qui n'était pas en feu, qui ne brûlait pas, mais qui abritait les vaches, les odeurs, les animaux et les cris des humains. Derrière la chèvre sans nom, plusieurs fois renommée; la chèvre qui ne pouvait pas s'empêcher de tomber de l'autre côté du fossé, là où la corde n'était pas assez longue, trop courte pour qu'elle puisse poser ses pattes sur le sol, reprendre pied, aussi nous la découvriions le matin, pendue au bout de sa corde, ses sabots frémissants dans le vide, sous le froid du vent qui les caressait.

Derrière le pain grillé et les bains devant le feu, dans la cuisine où se tenait la cheminée. Derrière la fraîcheur du carrelage, la rondeur mouchetée des œufs de caille et le front de ma mère, penchée, occupée à les trier. Derrière la noirceur de ses cheveux et la raie qui les séparait en plein milieu. Derrière son rire dont je ne parviens pas, aujourd'hui, à entièrement me souvenir. Derrière les corbeaux qui survolaient les champs et les calvaires, messagers noirs, leurs croassements lancés contre le ciel, contre les hommes, les dieux, en surplomb de ce qui sur la terre, tout en bas, se produisait.

Derrière tout cela, il y avait cette réalité. Leur douleur. Quelque chose que je ne comprenais pas.

Comme ce jour où je suis rentrée de l'école avec une étoile de mer.

Avec ma classe, nous avons fait une excursion au bord de la mer. Sur la plage, la maîtresse nous avait autorisés à ramasser des coquillages, des bigorneaux, des coquilles d'huître, des couteaux. Moi, j'avais trouvé une étoile de mer rouge orangé. J'étais très fière. C'était rare de tomber sur un spécimen de ce type. Et j'étais contente que cela me soit arrivé.

Quand je suis entrée en trombe dans la cuisine ce soir-là, après que le car m'eut déposée au bas de la route, je n'ai pas vu qu'il y avait un monsieur avec mes parents. Je suis entrée en trombe dans la cuisine et j'ai crié: «J'ai trouvé une étoile de mer! J'ai trouvé une étoile de mer!» Mais ni mon père ni ma mère ne m'ont répondu. La pièce baignait dans un silence pesant. Je l'ai senti brusquement. C'est alors que j'ai regardé ce qui se passait autour de moi. Et que j'ai vu le monsieur.

J'ai dit «pardon».

Je me souviens très bien de ce moment.

J'ai dit «pardon» en mettant ma main devant ma bouche. Comme si j'avais dit un gros mot ou fait une bêtise. Mais personne n'a réagi. Ni mon père. Ni ma mère. Ni le monsieur, qui était assis à la table de la cuisine avec des papiers devant lui. Le silence pesait si

fort dans la cuisine que j'ai compris que *quelque chose* se passait. *Quelque chose* dont la présence du monsieur était le signe.

Je n'ai pas osé regarder mes parents.

J'avais peur, je crois.

J'ai déposé mon étoile de mer sur l'évier de la cuisine et je suis partie dans ma chambre.

Quand nous avons dîné ce soir-là, avec mes frères et mes parents, l'ambiance était si morose que je n'ai pas reparlé de mon étoile de mer. Mes parents non plus n'en ont pas parlé. Je crois qu'en fait, ils n'avaient même pas entendu ce que j'avais dit, quand j'étais entrée en trombe dans la cuisine.

Je suis allée me coucher.

Le lendemain matin, l'étoile n'était plus sur l'évier.

La tristesse qui s'était emparée de notre famille n'épargnait rien ni personne. Aussi, j'ai dû inventer *la fille*. Avoir recours à ce subterfuge. Imaginer sa silhouette à mes côtés. Inventer une présence qui me consolait. Qui me protégeait de ce malheur dont je ne faisais pas le tour, dont il était impossible de faire le tour, de circonscrire, parce qu'il semblait avoir tout pris, tout envahi. Comme si le monde en entier avait été recouvert d'un voile de chagrin. Un voile invisible, mais que l'on percevait pourtant, que l'on sentait, sans pouvoir dire où il était exactement, en quoi il consistait, mais qui modifiait la qualité des choses et des êtres pourtant, leur enlevait leur éclat, les étioyait.

Je le comprends aujourd'hui.

Les choses petites sur lesquelles mes yeux se posaient. Les miettes. Les cailloux. Les brins d'herbe. Les herbes folles, mauvaises. La longueur des après-midi. Les ciels blancs. Les amas de rien, au creux des bras, quand je courais, les yeux ouverts. La lenteur des paysages. Le bruit du vent contre les volets la nuit. Les chiens crevés. Tout cela nourrissait la place que *la fille* occupait dans mon esprit. La rendait de plus en plus nécessaire, incontournable au fil du temps.

Comme s'il me fallait gonfler le réel. L'augmenter d'une possibilité.

Que les jours ne ressemblent pas seulement à ce qu'ils étaient. Que les matins, les nuits, la fin des après-midi, le temps même, son épaisseur, ne ressemblent pas seulement à ce qu'ils étaient. Que mes parents, mes frères, nos existences, nos vies, ne soient pas seulement ce qu'elles étaient. Qu'il y ait autre chose que cette finitude, cette tristesse étroite. Autre chose que cette perte, cet abandon. Qu'il subsiste au milieu de ce chaos, cette désolation grande dans laquelle nous nous trouvions, une certitude, un leurre. L'idée que quelque chose allait se passer. Que ça allait changer. Parce qu'il y avait un dehors, une route, avec au bout autre chose que le calvaire du Christ, les bras en croix, écartés, tenus bien hauts, levés.

J'avais besoin de le croire.

Une route, avec au bout autre chose que l'infini des champs de maïs, les haies bien droites, propres, taillées.

Je devais le croire.

Une route avec au bout autre chose que les culs-de-sac, les maisons grises et la poussière de ciment qui flottait sans miroiter.

Il fallait que ce soit vrai.

Une route, donc. Qui allait quelque part. En un endroit. Avec un ciel et un nom, un horizon. Une route pour quitter, ne plus y être, savoir que bientôt ce serait fini, que seulement ça avait été.

Et elle était cette route, *la fille* que je ne connaissais pas, mais dont je devinais la présence, dont je sentais vibrer l'existence sur les bords de la Garonne. Elle était cette route dont je rêvais, seule, la nuit, ma chemise de nuit défaite, dans le lit, complètement bouchonnée.

C'est la nuit.

Nous sommes en train de marcher. Nous nous tenons par la main et ensemble, sur la route goudronnée, nous avançons. Je ne sais pas où mène cette route, ce qu'il y a au bout, les espaces que nous allons traverser. Je ne sais pas comment *la fille* peut être là, avec moi, et aussi être le paysage que nous sommes en train de traverser. Comment *la fille* peut être tous les animaux qui dorment dans la nuit, maintiennent leurs corps au chaud, abrités dans les fossés – les belettes, les hérissons, les musaraignes. Comment *la fille* peut me tenir par la main et aussi, dans le même temps, dérouler le paysage sous mes yeux, faire advenir les arbres, les hululements des chouettes, les silhouettes lourdes et lentes des vaches au bord des prés. Comment *la fille* peut être là, avec moi, me tenir chaud et aussi, être tout le reste, ce au milieu de quoi nous nous tenons.

Dans mon rêve, je ne le sais pas du tout, mais peu importe, car elle est là, à mes côtés.

Il y a ce dimanche de juin, quelques jours après ma petite communion.

Je me souviens de la date, car ce dimanche-là, exceptionnellement, je porte la tenue que ma mère m'a fait faire exprès, chez la couturière, pour l'occasion. Un pantalon droit et une chasuble, dans un tissu en lin, beige clair.

Je suis dans une voiture. L'un de ces engins qui déplacent les hommes, les femmes, les enfants. Qui déplacent les familles, le dimanche, les conduisent des matins jusqu'à la fin des après-midi, opèrent ces traversées du temps et de l'espace, des paysages. Qui nous déplace ce jour-là, nous, les trois enfants et nos parents.

Nous rentrons à la maison après avoir rendu visite aux parents de ma mère. Nous avons passé l'après-midi chez eux, dans leur ferme, au milieu des marais. Après le déjeuner, les hommes se sont installés dans la salle à manger pour jouer aux cartes, les femmes sont restées dans la cuisine, et nous, les enfants, nous avons lancé des pommes pourries dans un champ près de la maison des grands-parents. Plus exactement, j'ai regardé mes frères faire un concours de lancer de pommes, auquel mon âge, mon sexe ou la tenue que je portais, qu'il ne fallait pas abîmer, ne m'ont pas permis de participer.

La journée s'est bien passée. Nous rentrons.

La voiture fend la platitude des marais.

Je suis assise sur le siège arrière, mon visage tourné vers la vitre. J'entends le bruit du moteur, celui des conversations, les voix de mes parents, les jeux de mes frères. Je regarde au-dehors, les herbes jaunies, les eaux vertes, la route goudronnée, les roseaux, les vaches. Je sens l'odeur de l'eau. Calme, plate, un peu croupie. J'aperçois les bottes de foin, les fossés, les ragondins. Je ne sais pas au juste à quoi je pense. Quelles sont les réflexions qui m'occupent. Mais soudain je la vois. Je vois *la fille*. Il me semble que je pourrais la toucher.

Ses cheveux blonds volent. Ils sont fins et en eux le vent joue comme à travers un voile.